

leur façon de se divertir était si honnête et si paisible, que lord Clarendon en conclut que les gens de Lillo étaient les gens les plus heureux du monde. A dix heures, le carillon de toutes les cloches de l'église annonça la grand'messe, et, sauf les ménagères et les domestiques, qui avaient assisté à la messe de six heures, chacun se rendit à l'église. Lord Clarendon, tout protestant qu'il fût, s'en approcha, et, au-dessus des têtes de la foule agenouillée, aperçut, par le portail ouvert, l'autel rayonnant de lumière, et entendit les chants sacrés. Il haussa les épaules, et fit demander à un mendiant qui se tenait sous le porche s'il n'y avait pas de temple à Lillo.

— Non, Dieu merci, dit le mendiant ; quand les rabats de Genève viendront ici, adieu notre belle kermesse. On ne rira plus à Lillo.

Courbette n'osa pas transmettre cette réponse à son patron, et lui dit simplement que tout Lillo était catholique. Lord Clarendon bâilla, et, ne sachant que faire, retourna à son auberge.—La messe fut courte. Bien tôt la foule revint sur la place, le diner fût servi et dura six heures. Il est vrai qu'entre chaque plat, on dansait, on chantait, on se promenait. Des bateleurs, des danseurs de corde et des chiens savants divertissaient les convives. Enfin, l'allégresse générale fut telle, qu'une jeune fille de quinze ans, la jolie Roschen Braüwer, ayant gagé qu'elle ferait danser l'Anglais, gagna son pari. Le grand et raide lord Clarendon, mené par la rondelette petite Flamande, prit part à un branle,

et, lorsqu'après avoir fort bien dansé, il reconduisit Roschen près de sa mère, toute l'assistance applaudit l'Anglais et sa danseuse. Mais le couple qui devait paraître après eux attira bientôt toute l'attention. Axel s'avança, tenant par la main la plus belle fille de Lillo, la blonde Alberte Gottfried, et la grâce de ce jeune couple fit oublier celui qui l'avait précédé.—Les joueurs de boule eux mêmes quittèrent leur partie pour venir regarder Axel et sa compagne. L'un d'eux, resté seul, s'écria de fort mauvaise humeur :

—Quoi ! les voilà partis, et pourquoi voir ? des jeunesses qui dansent ; la belle affaire ! C'est toujours la même chose.

Il suivit pourtant ses compagnons en grommelant, et, après avoir jeté les yeux sur les danseurs, chercha des yeux sa femme et l'alla quereller.

— Qu'est ceci, Johanna, lui dit-il, vous avez encore laissé Alberte parler à ce peintre ? Je vous l'avais défendu.

— Hélas ! mon ami, je ne pouvais pas interdire la danse à ma fille. M. Axel avait fait danser ses sœurs, sa tante et ses cousines. Il l'a invitée après toutes les autres. Cela ne donne à penser à personne.

Cela me déplait, dit Gottfried, et j'entends que cela n'arrive plus. Cet Axel voudrait épouser Alberte, et il ne l'aura pas. Je la veux marier richement, comme ses sœurs, et non point à un gueux d'artiste.

Le branle était fini. Axel ramena sa danseuse, et salua respectueusement Gottfried et sa femme sans oser leur dire un mot.

(à suivre)